

Études littéraires africaines

ROCHMANN Marie-Christine (sous la direction de), *Esclavage et abolitions. Mémoires et systèmes de représentation*. Paris, Éd. Karthala, 2000, 315 p. ISBN : 2-86537-958-2



Daniel Delas

Numéro 15, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041677ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041677ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2003). Compte rendu de [ROCHMANN Marie-Christine (sous la direction de), *Esclavage et abolitions. Mémoires et systèmes de représentation*. Paris, Éd. Karthala, 2000, 315 p. ISBN : 2-86537-958-2]. *Études littéraires africaines*, (15), 68–70. <https://doi.org/10.7202/1041677ar>

■ ROCHMANN MARIE-CHRISTINE (SOUS LA DIRECTION DE), *ESCLAVAGE ET ABOLITIONS. MÉMOIRES ET SYSTÈMES DE REPRÉSENTATION*. PARIS, ÉD. KARTHALA, 2000, 315 p. ISBN : 2-86537-958-2.

Ce volume représente les Actes du Colloque International de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, qui s'est tenu du 13 au 15 novembre 1998 dans le cadre des manifestations célébrant le cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage en France. De toutes les publications auxquelles a donné lieu cet anniversaire, celle-ci mérite d'être connue en raison de son ouverture et de sa densité. Vingt communications sont réunies en deux sections dont la première, forte des deux tiers des articles et s'attachant aux diverses sources qui nous permettent de reconstituer au plus près la réalité historique, sociale et existentielle de l'esclave, est intitulée "Mémoires de l'esclavage", tandis que la seconde, "Mémoires de l'abolition", est plus politique, mettant l'événement de 1848 en relation avec l'histoire des idées philosophiques, politiques et littéraires.

Commençons par la dernière partie, fort homogène et donc aisée à appréhender. Célébrer l'abolition de 1848 impose d'abord de camper le personnage de Victor Schœlcher, prototype de l'humaniste républicain et père de l'anticolonialisme à venir (Maâti Monjib), sans oublier les grands prédécesseurs : abolitionnistes du XVIII^e siècle, Diderot et les Amis des Noirs (Yves Bénot), hommes politiques de la Révolution Française (Claude Wanquet). Cette approche française peut être mise en relation avec l'approche américaine de la question : Françoise Charras montre que Frederick Douglass, une des figures de proue du mouvement abolitionniste aux États-Unis à cette époque, n'avait qu'une idée imprécise de ce qui s'était passé aux Antilles françaises, tandis que Carole Talon-Hugon analyse un cas, à nos yeux, étrange, celui d'un philosophe original (Ralph Waldo Emerson 1803-1882) qui, comprenant et admettant l'esclavage au plan rationnel et économique, prône le refus du fond du cœur, s'ouvrant ainsi à une morale de l'altérité. Il convenait aussi, dans ce scannage de la mémoire de l'abolition de 1848, de considérer les traces que l'événement a laissées dans la littérature de la Martinique et de Guadeloupe ; ce que fait Marie-Christine Rochmann en analysant des œuvres marquantes des écrivains de la première génération (Octave Giraud et Lafcadio Hearn), de la deuxième génération (Drasta Houël et Sully Lara) pour en arriver aux écrivains des années 50, comme Léonard Sainville et César Pulvar qui glorifient l'action décisive des forces populaires antillaises dans l'abolition de 48 alors que les écrivains antillais d'aujourd'hui ont tendance à relativiser cette participation à la marche de l'histoire et, d'ailleurs, l'événement historique lui-même. Peut-être parce que, suggère Marie-Christine Rochmann, la distance qui sépare mémoire savante, mémoire officielle et mémoire culturelle est trop grande encore.

Cette distinction entre les mémoires se retrouve d'emblée dans la première partie, confiée d'une part à des historiens, d'autre part à des litté-

raires. Force est aux historiens de constater l'absence de tout apport testimonial direct venu de la population servile des Antilles francophones ou des Mascareignes, alors que, dans l'aire anglophone, de nombreux témoignages ont été publiés (dont ceux d'Olaudah Equiano et de Frederick Douglass qu'analyse Jean Sévry). Pourquoi ? On peut penser que les religions nord-américaines ont favorisé une tradition de la confession et du récit de vie, qui remonte très loin, par exemple aux récits quakers.

De nombreux documents existent néanmoins, que recense Liliane Chauleau : chroniqueurs comme le Père Labat, textes de lois, archives. C'est en exploitant ceux de la période 1830-1850 que Josette Fallope éclaire l'organisation sociale et les mutations de l'esclavage en Guadeloupe à cette époque. Mais ce ne sont pas les seules sources à exploiter : dans une contribution d'inspiration ethnolinguistique, Marie-Christine Hazaël-Massieux analyse des contes de tradition orale (certes transcrits par des lettrés blancs) et avance l'idée que les traits de caractère (débrouillardise et dissimulation) des personnages, les configurations sociales (la tripartition blanc/mulâtre/noir, la présentation du pouvoir), pour ne citer que les éléments les plus importants, peuvent être lus comme des traces de l'esclavage ("sillons peut-être définitifs qu'il a tracés dans les personnalités").

Une contribution atypique ne manquera pas d'attirer l'attention par la lumière qu'elle jette sur un point de l'histoire de l'esclavage en Afrique, celle de Djibril Tamsir Niane, consacrée à La Guerre des Mulâtres (1860-1880) qui illustre un cas de résistance à la traite négrière au Rio Pongo (actuelle Guinée). Les négriers blancs s'installèrent dans ces lieux dès le XVIII^e siècle et se marièrent avec des femmes du pays, donnant naissance à des générations de mulâtres qui devint une véritable "aristocratie négrière". Les efforts des Anglais à partir des années 1830 pour interdire le commerce du bois d'ébène et lui substituer un commerce légal (entièrement dominé par eux !) déclenchèrent de longues guerres auxquelles prirent une part très active les esclaves des barancons. D'autant que, malgré les rituels de domptage des captifs, il y avait à l'époque de nombreux "marons" dans cette région côtière.

Quoi qu'il en soit des connaissances que la recherche historique permet d'obtenir tant aux Antilles qu'en Afrique, les écrivains contemporains ont néanmoins pris la plume pour lutter contre l'oubli. Car il est clair, comme le montre Jean-Claude Fizaine, que les écrivains romantiques du XIX^e siècle comme Chateaubriand ou Hugo ont pratiqué une certaine censure et adopté des positions très ambiguës sur l'esclavage ; même Dumas, qui avait bien des raisons personnelles d'être concerné, reste dans les stéréotypes du temps : héroïsation vs monstruosité. Madeleine Borgomano brosse un panorama bien informé des personnages d'esclaves au fil des générations, du grinçant Yambo Ouologem (1968) dévoilant l'esclavagisme des Africains ainsi que le fait le Ghanéen Ayi Kwei Armah dans *The Thousand seasons* (1973), à Boubacar Boris Diop, Ibrahima Ly, Ahmadou

Kourouma, chez qui affleurent de plus en plus les traces de mémoire de l'esclavage.

Chez les romanciers antillais, cela est devenu très évident dans les œuvres des écrivains dits de la créolité, avec par exemple les réflexions, dispersées dans son œuvre, qu'Édouard Glissant fait à propos du nom, du nom du père (Priska Degras). Abordant la question sous un angle original, Jack Corzani interroge l'imaginaire du roman "gothique" antillais centré sur l'esclavage, genre où se sont illustrés principalement deux romanciers, César Pulvar (*D'Jhébo le Léviathan noir*, 1957) et Léonard Sainville (*Dominique Nègre esclave*, 1951), et montre que cette manière onirique, voire cauchemardesque, d'aborder la réalité la déréalise totalement : "ces élucubrations romanesques, par les libertés qu'elles prennent avec l'Histoire, semblent implicitement vouloir convaincre leur lectorat qu'il est présentement dans une autre histoire, sans lien direct avec l'esclavage, lequel ne serait plus qu'un horrible cauchemar rejeté dans les ténèbres par l'abolition, synonyme d'une naissance absolue" (p. 162).

Ni chez les écrivains de l'Océan Indien ni chez ceux d'Haïti (L.-F. Hoffmann), le personnage de l'esclave ne semble susciter d'intérêt soutenu, quoique le mythe du marronnage ait mobilisé des écrivains réunionnais de valeur comme ceux que présente Martine Mathieu : Louis-Thimagéne Houat (*Les Marrons*, 1844), Boris Gamaleya (*Vali pour une reine Morte*, 1975) et Patrice Treuthardt (*Les Manèges de la Terre*, 1995).

Cet intéressant ensemble de contributions fait bien apparaître la fragilité et l'instabilité de toute mémoire d'un crime. L'oubli tend à se faire déni, la commémoration se prend dans les rets des idéologies glaciatrices et c'est finalement d'un processus dialectique dans lequel nous sommes encore engagés que parle ce livre. Le travail est à poursuivre.

■ Daniel DELAS

■ SPEAR THOMAS C., ÉD., LA CULTURE FRANÇAISE VUE D'ICI ET D'AILLEURS. TREIZE AUTEURS TÉMOIGNENT. PRÉFACE D'ÉDOUARD GLISSANT. POSTFACE DE MARYSE CONDÉ. PARIS, KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2002, 258 P. ISBN 2-84586-290-3.

L'ouvrage *La Culture française vue d'ici et d'ailleurs*, édité par Thomas C. Spear, est, comme l'annonce l'introduction, une condamnation sans appel de la Francophonie, qui n'est analysée que sous sa forme institutionnelle et parisienne. Une phrase lui sert ainsi de leitmotiv : "Comment expliquer que Paris n'est pas le nombril du monde pour tous les francophones" ? Pour ce faire, cette collection d'essais et de témoignages fait intervenir des auteurs et des chercheurs qui "côtoient la culture française tout en vivant d'autres cultures et d'autres langues" (p. 11). Dès l'introduction, T.C. Spear établit un amalgame regrettable entre la période colo-